Nick Gardel

La Vie des Autres

nouvelle

La vie des autres

Assis en tailleur autour du feu, le petit groupe regardait crépiter les flammes. Judy entama une chanson douce et mélancolique de sa voix paisible. Le timbre en semblait extraordinairement suave dans cet instant de fraîcheur qu'est le début de la nuit. Elle s'attardait un peu sur les fins de vers et elle chantait avec peut-être un peu plus de conviction qu'elle n'en ressentait réellement. Son compagnon recala une des bûches dans le brasier de la pointe d'un bâton déjà noirci par la morsure des flammes. Une gerbe d'étincelles dansa un instant puis le calme revint dans la fournaise miniature qui éclairait par intermittence leurs visages d'enfants. Ils étaient venus là sans véritables préparatifs, de ce genre de réunion impromptue, juste guidés par une amitié profonde qui les resserrait les uns contre les autres et blottissait leur sympathie.

La chanson mourut sur les lèvres de Judy et celle-ci déposa un baiser sur le front du jeune homme qui s'était allongé à nouveau sur ses genoux. Les yeux brillants, elle regarda son amie qui berçait elle aussi son compagnon en passant ses doigts fins dans l'épaisse chevelure blonde de celui-ci.

C'est à cet instant qu'il arriva.

Comme emporté par la brise, il s'était déplacé sans bruit. Avec un grand sourire, il s'assit à son tour près du feu en croisant ses jambes en tailleur. Le sable grossier des rives du bord du lac collait à ses pieds nus.

Les deux jeunes gens se redressèrent dans un air de défi face au nouvel arrivant. Mais un sourire de celui-ci les rassura, et ils relâchèrent imperceptiblement la tension de leurs épaules.

Toujours sans un mot, l'homme tira de son sac une petite blague contenant un tabac odorant et se confectionna avec attention une cigarette. Son visage fut éclairé un instant par la brindille enflammée qu'il retira du feu pour allumer le cylindre de papier.

Judy reprit sa chanson en sourdine, comme pour attendre un assentiment de l'inconnu. L'air s'était fait très doux, presque plaintif.

– J'ai connu une femme qui chantait un peu comme toi, interrompit l'inconnu. Une femme merveilleusement belle, qui gazouillait les tubes de *Supertramp* ou des *Barclays*. « Hide in your shell... », entonna-t-il avant de s'arrêter pour tirer une bouffée de fumée bleutée.

Judy cherchait dans sa mémoire les bribes d'une chanson de BJH entendue sur un vieux disque de ses parents. Elle fredonna quelques notes puis abandonna sa tentative, lamentablement.

La voix cassée de l'homme reprit dans la nuit, indifférent à la jeune fille.

– Ouais, c'était une drôlement belle femme... Tout ça, c'était avant la malédiction.

Les jeunes gens se redressèrent pour regarder l'homme plus attentivement dans les ombres dansantes des flammes. Ils tendirent l'oreille, persuadés que le récit ne tarderait pas. En effet, l'homme aux allures de Christ rock'n roll tout droit sorti d'une comédie musicale des années 70 releva la tête et, plongeant ses yeux bleus dans ceux de Judy, commença son histoire.

– J'avais rencontré Christie à mon travail à la banque. On n'était pas guichetiers, mais on bossait tous les deux dans les

services administratifs d'une petite succursale. Les gens s'imaginent toujours que ceux qui travaillent dans une banque sont des types derrière un guichet qui vous refusent des prêts... Bref, elle et moi on triait de la paperasse toute la journée dans un bureau du second sous-sol à côté du coffre. J'ai jamais été très proche de Christie, vous voyez ? Elle était du genre à ne parler que de son môme qu'elle élevait seule. Le matin, j'avais systématiquement droit au récit de la soirée avec des « Sandra a fait ci et Sandra a fait ça... ». Une vraie plaie, mais je l'aimais bien quand même. Surtout quand elle chantait doucement, comme pour elle-même, quand on faisait un truc du genre recopier des listes de noms. Le patron de la banque n'était pas très chaud pour tout confier à l'informatique.

L'inconnu fit une pause et sortit à nouveau sa blague à tabac. Il fouilla dans son sac de toile pour trouver des feuilles quand le petit ami de Judy lui tendit un étui de Winston. Il sourit et alluma la cigarette avec le briquet qui accompagnait le paquet.

– Merci… Donc, vous voyez, Christie était une collègue de bureau. Juste un peu plus proche que les gens que l'on croise dans la vie parce que je partageais son temps pendant huit heures par jour. C'est peut-être pour ça qu'elle a été la première. Il y a eu d'abord le hold-up. Quand on travaille dans une banque, on a tellement peur de ce genre de choses les premiers temps que l'on finit par les attendre. Parfois on attend toute sa vie et il ne se passe rien, mais notre banque a bel et bien été attaquée.

Trois gars très nerveux à ce que j'ai entendu dire. Je dis cela parce que, avec Christie, on n'était pas au guichet alors on n'a rien vu. On a juste entendu la détonation à côté de notre bureau quand ils ont descendu le guichetier qui avait ouvert le coffre. Christie n'a pas bien supporté de voir le type affalé sur le dallage. Surtout tout ce sang. Moi ça ne m'a rien fait, j'ai toujours eu un bon rapport avec la mort et avec la vie. Heureusement, d'ailleurs...

Alors, le patron lui a donné quelques jours pour se remettre. Il voulait éviter de payer des psys ou des trucs comme ça. C'était un drôle de coup dur pour la banque pourtant, et les assurances ne suffiraient peut-être pas. Les assurances aiment l'informatique, elles. Je m'apprêtais donc à passer quelques jours seuls dans mon bureau à deux pas du lieu du meurtre. Seulement, Christie n'est jamais revenue. On l'a trouvée abattue chez elle d'une balle dans la tête. Elle, et sa gamine Sandra aussi. C'est là que j'ai commencé à avoir peur. Vous comprenez, la veille, j'avais été la voir chez elle pour prendre de ses nouvelles et d'un coup on la retrouvait morte, massacrée avec sa môme.

Judy se rapprocha un peu plus de son petit ami et frissonna. Celui-ci passa son bras autour de ses épaules et caressa doucement ses cheveux. Tous les quatre étaient suspendus aux lèvres de l'homme aux yeux sombres.

– C'est après le meurtre du chinois que je me suis caché. Je portais mes vêtements dans un petit pressing du centre qui fermait plus tard que les autres. Vous voyez ? À cause des horaires de la banque. C'était une petite boutique dans une ruelle, mais j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose de plus pro chez le vieux Chinois. Peut-être toutes ces foutaises que l'on dit sur les choses faites à l'ancienne. En tout cas, mes costumes étaient propres, jusqu'au jour où la vitrine du vieux s'est retrouvée barrée par un autocollant des flics du genre de ceux que l'on voit dans les films. J'ai appris que le blanchisseur avait, lui aussi, été abattu d'une balle dans la tête. Vous comprenez ! Trois meurtres de gens proches de moi, trois meurtres presque identiques. Bien sûr, des gens descendus d'une balle dans la caboche, ce n'est pas rare… Mais quand même ! Ça vous remue les méninges ce genre de trucs. Alors, j'ai donné mon congé à la banque. Le patron a paru étonné, mais je crois qu'il s'en foutait. Ce n'était pas un type du genre remuant et le hold-up l'avait salement touché côté por-

tefeuille, peut-être même qu'une ou deux magouilles traînaient là-dessous... Après la banque, je suis retourné dans ma ville natale. Une bourgade, pas un village. Pas la super métropole, mais une taille raisonnable quand même. Assez pour parler de quartier, vous voyez ? J'y avais passé une grande partie de mon enfance, mes parents n'étaient pas de grands voyageurs et ils sont morts dans leur maison. Après tout ce temps, je ne connaissais plus grand monde. Heureusement peut-être...

Il reprit son souffle et baissa la tête vers la plage artificielle en jouant avec les grains grossiers du sable. Les adolescents semblaient avoir disparus peu à peu, enveloppés par la nuit. Il s'humecta les lèvres et reprit.

– C'est la vieille Hopecomb qui fut la suivante. Vous comprenez, c'était une des dernières personnes que je connaissais encore dans mon quartier. C'est ce qui a achevé de me convaincre pour la malédiction. C'était une vieille femme, encore assez alerte, mais très vieille tout de même. Une antiquité de l'éducation qui avait dressé plutôt qu'élevé les gamins sur trois générations, pétrie et maintenue par ses préceptes. Mais je l'aimais bien tout de même, comme on aime les choses qui vous ont fait souffrir et qu'on a surmontées. On l'a retrouvée elle aussi dans son fauteuil la tête éclatée par une balle de colt. Et cette fois-ci, ma malédiction avait même frappé le chien arthritique de la pauvre vieille.

Y a des choses qui sont trop dures pour la cervelle d'un homme, vous voyez ? Je suis sûr que l'on peut s'habituer à risquer tous les jours sa propre vie et pourtant continuer à vivre. Mais celle des autres ? Alors, je me suis encore enfui, mais cette fois-ci, j'ai fui ma propre existence. J'avais un peu de fric de côté et puis y avait la maison des parents. J'ai commencé par rouler ma bosse vers le Mexique et j'y suis resté un an complet. On vit avec rien là-bas, surtout dans un trou comme Matagato. Un vrai décor de

western-spaghetti avec les mouches et la poussière soulevée par le vent. Je me suis lié d'amitié avec un européen, une sorte de poète qui cherchait l'inspiration ou, du moins, la même ivresse perpétuelle que certains de ses prédécesseurs. Et même là-bas, la malédiction m'a rattrapé. Le poète a été découvert sur le bord d'un chemin, pas très joli à voir... Un homme que je connaissais depuis moins de six mois et déjà mon œil noir se penchait sur lui. Je vous ai dit qu'on ne pouvait pas supporter de risquer la vie des autres comme ça au jour le jour. J'ai bien cru devenir dingue et me flinguer moi-même pour faire arrêter ce cauchemar. J'ai jamais été très bavard, mais se dire que toute sa vie on va rester seul, sans pouvoir s'attacher ou même lier connaissance avec qui que ce soit, c'est un peu dur à faire passer.

Alors j'ai joué au vagabond. Je n'ai jamais manqué d'argent, mais il m'a semblé que c'était le mode de vie le plus propice pour ne pas avoir d'amarre. J'avais découvert un truc au Mexique, la drogue. Pas la dure, mais l'herbe, juste de quoi s'évader quoi. Alors j'ai joué au junkie, un junkie avec une carte de crédit et un solide compte en banque, mais sinon le reste des accessoires collait assez bien avec le personnage. Je suis retourné vers Los Angeles et d'autres coins de la côte ouest où il fait bon vivre et où on trouve encore facilement de la marijuana. Je dormais un peu n'importe où et je m'enfumais la tête suffisamment souvent pour devenir asocial et ne plus lier avec personne. J'ai tenu encore presque un an et finalement je me suis rendu compte qu'on ne peut pas décider de devenir un paria comme cela. C'est une question de caractère vous voyez ? On doit porter ça en soi et on ne peut rien y faire. Alors j'ai encore entraîné dans mon sillage maléfique la destinée d'un autre homme...

Sa voix s'était assourdie encore, comme pour ne pas troubler le silence oppressant de la nuit. La brise était tombée, mais le froid commençait à se faire cruellement ressentir dès que l'on s'éloignait du feu qui mourait peu à peu, faute d'être entretenu.

L'homme sortit son paquet de feuilles à cigarettes et roula avec les gestes de l'habitué un cylindre presque parfait. Il l'alluma et en exhalant la volute il reprit.

– Remarquez, il n'était pas trop à plaindre celui-là, c'était mon dealer. Il me fournissait mon herbe, mais il m'avait proposé deux-trois fois de passer à l'étape au-dessus. Pas un enfant de cœur, vous voyez ? Si je n'étais pas si sûr de ma malédiction, je dirais d'ailleurs que cette fois-là ce sont ses associés qui l'ont descendu. Peut-être est-ce les deux d'ailleurs... Il faut bien que quelqu'un appuie sur la détente, hein ?

Judy toussa doucement et le petit groupe sembla sortir de la torpeur attentive dans laquelle l'histoire de l'homme les avait plongés. Ils se resserrèrent un peu autour du feu que le jeune homme blond excita en faisant jaillir des crépitements d'étincelles rougeoyantes.

– Mais depuis vous avez continué à naviguer, on est bien loin de Los Angeles ici, demanda le petit ami de Judy.

– J'ai roulé ma bosse d'une côte à l'autre en essayant d'éviter les trop grandes routes. Ces derniers temps la malédiction m'a un peu laissé tranquille. Faut dire que je n'avais pas parlé à quelqu'un depuis six mois, vous voyez ? Je fais comme ça maintenant… Des rencontres de plus en plus courtes. Histoire ne pas me transformer complètement en bête sauvage. Ouais… Je ne m'attarde jamais. Merci encore pour le feu et la cigarette. Quand on est trop souvent seul, on finit par devenir dingue. On a du temps pour penser, mais, finalement, on pense toujours à la même chose...

Il déplia son grand corps et les jeunes gens purent constater la maigreur de ses bras. Ses pommettes semblaient un peu plus marquées, ses épaules un peu plus voûtées sous un fardeau invi-

sible. Il ramassa son sac et y remit la blague à tabac qu'il portait à la main. Quand il releva la tête, le sourire qu'il arborait en arrivant était revenu, le voile gris avait quitté ses yeux. Il tourna les talons et quitta lentement les jeunes gens qui continuaient à le fixer comme s'ils attendaient la fin de sa terrible histoire. Un dénouement.

L'homme fit quelques pas, puis s'arrêta le dos tourné. Il laissa tomber son sac qui s'amortit sur le sable dans un bruit mou. Il se tourna doucement comme pour commencer une phrase oubliée.

Judy fut la première à mourir quand l'éclair du *Smith & Wesson* déchira la nuit. La seconde balle emporta la tête de son petit ami qui essayait de se protéger vainement avec ses deux mains tendues. L'autre jeune fille resta tétanisée, éclaboussée du sang de son compagnon, et accueillit le quatrième projectile avec une sorte de soupir de soulagement. L'homme remit l'arme dans son sac et chargea celui-ci sur son épaule. Il semblait avoir vieilli, son visage avait durci pour effacer complètement cette aura de bonté qui émanait de lui quelques minutes auparavant. Sans un mot il recula doucement et s'éloigna de l'horrible spectacle qu'il avait lui-même mis en scène. Il ne jeta même pas un regard aux corps enchevêtrés des quatre jeunes gens.

Il ne voyait plus.

Il pleurait...